



*Collection dirigée par Martine Laffon*

ISBN 978-2-02-114551-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Extrait de la publication

Georges Vignaux

*LE DEMON DU  
CLASSEMENT*

*Penser et organiser*

Éditions du Seuil

.....  
*Le temps de penser*



## LES HIÉRARCHIES

*« Il y a les sous-vêtements, les vêtements et les survêtements, cela sans idée de hiérarchie. Mais s'il y a des chefs et des sous-chefs, des sous-fifres et des sous-ordres, il n'y a pratiquement jamais de sur-chefs ou superchefs ; le seul exemple que j'ai repéré est "surintendant", qui est une appellation ancienne ; d'une manière plus significative encore, il y a dans le corps préfectoral des sous-préfets, au-dessus des sous-préfets des préfets et au-dessus des préfets, non pas des sur-préfets ou des super-préfets mais, qualifiés d'un acronyme barbare apparemment choisi pour signaler qu'il s'agit de grosses légumes, des "IGAMES".*

*« Parfois même le sous-fifre persiste même après que le fifre a changé de nom ; dans le corps des bibliothécaires, il n'y a précisément plus de bibliothécaires ; on les appelle conservateurs et on les classe en classes ou en chef (conservateur de deuxième classe, de première classe, de classe exceptionnelle, conservateur en chef) ; par contre, dans les bas étages, on continue d'employer des sous-bibliothécaires. »*

## COMMENT JE CLASSE

*« Mon problème, avec les classements, c'est qu'ils ne durent pas ; à peine ai-je fini de mettre de l'ordre que cet ordre est déjà caduc.*

*« Comme tout le monde, je suppose, je suis pris parfois de frénésie de rangement ; l'abondance des choses à ranger, la quasi-impossibilité de les distribuer selon des critères vraiment satisfaisants font que je n'en viens jamais à bout,*

*que je m'arrête à des rangements provisoires et flous, à peine plus efficaces que l'anarchie initiale.*

*« Le résultat de tout cela aboutit à des catégories vraiment étranges ; par exemple, une chemise pleine de papiers divers et sur laquelle est écrit "À CLASSER" ; ou bien un tiroir étiqueté "URGENT 1" et ne contenant rien (dans le tiroir "URGENT 2" il y a quelques vieilles photographies, dans le tiroir "URGENT 3" des cahiers neufs).*

*« Bref, je me débrouille. »*

Georges Perec, *Penser/classer*, Hachette, 1985, p. 163-164.



# *Introduction*

## *Penser, classer, juger*

Dès que je pense le monde, je l'organise et je ne peux pas penser le monde sans classer les choses ou les phénomènes qui, à mon sens, le composent. Tel est le paradoxe de nos vies et de nos sociétés : tout se classe pour se penser, tout s'organise pour se comparer et donc se catégoriser. Très tôt, nous savons qu'il y a des plantes et des animaux et que cela organise la Nature et qu'on doit la penser ainsi : elle est constituée par les plantes, les animaux et par nous, humains. Nous humains : divisés en riches et en pauvres, en beaux, en laids, en méchants, en gentils, en jeunes, en vieux, en sains, en malades, etc.

Une formule me frappe, lue sur la couverture d'une revue : « Le bel avenir de la pauvreté » (*Esprit*, mai 1997). La tournure choque. Pourquoi ? D'abord, parce que pauvreté et avenir ne vont pas bien ensemble : on ne choisit pas d'être pauvre : on l'est, on le devient, mais ce n'est pas un avenir au sens de réussite qu'on attache d'habitude à ce mot. On dit « il a un bel avenir », mais

on ne dit pas « la pauvreté est un bel avenir ». En revanche, si on pense que la pauvreté est un phénomène qui se répand dans la société, alors oui, on pourra dire qu'elle a « un bel avenir », et la formule provocante peut être douloureuse ou laisser indifférent. Dans les deux cas, elle signifie la même chose : la coupure sociale – on a parlé de « fracture » – s'accroît : il y a de plus en plus de pauvres, mais on ne sait pas s'il y a de moins en moins de riches ou si les riches deviennent de plus en plus riches.

Ce qu'on sait, c'est qu'il faut s'habituer à penser la société comme catégorisée en riches et en pauvres, mais aussi, selon les nouveaux mots en usage, en exclus, en intégrés, en performants, en inadaptés sociaux, en illettrés, en drogués, en suicidaires, en isolés dans les villes, en oubliés à la campagne, en vaincus ou en gagnants, en dynamiques, en fonctionnaires, en contractuels, etc. Voilà le phénomène : nous ne pouvons plus considérer la société sans immédiatement nous mettre à catégoriser ceux qui la constituent, par revenus bas ou élevés, par domicile fixe ou sans domicile fixe, par travail et salaire ou sans travail et sans salaire, etc.

La société ne s' imagine plus comme un ensemble ou un tout ; pour la penser, il nous faut aujourd'hui la classer, la subdiviser, la hiérarchiser, la décomposer comme si nous courions sans cesse après les étiquettes pour tenter de comprendre et de s'y retrouver. Aux « nouveaux pauvres » – on les appelait ainsi dans les années 1982-1983 – ont



succédé les « exclus », ce qui déjà signifie qu'on s'habitue au phénomène. Le « développement social des quartiers sensibles » – ce qui était une belle formule – a été remplacé par la « politique de la ville » – ce qui est plus économique et signifie tout et rien. Quant à l'administration, elle a inventé le terme SDF ou « sans domicile fixe » pour tous ceux qui n'ont plus ni résidence, ni travail, ni droit de vote, etc. Tout se passe comme si la société acceptait de plus en plus ces oppositions qui se voient, se touchent, s'oublent, s'indiffèrent. Une société de multiples dualités où tout devient relatif et donc admis : la pauvreté n'a pas le même sens en Inde, dans un bidonville de Lima au Pérou, dans une ville nord-américaine, ou en France selon qu'on habite le Pas-de-Calais ou la Côte d'Azur.

Avoir un salaire fixe, un emploi stable, autrefois définissait l'individu, et les salariés définissaient la société. La rareté de l'emploi est maintenant au cœur de la société et la recherche du travail devenue obsession majeure. Cette précarité est de plus en plus admise, de même que les inégalités parfois considérables entre revenus. Cela ne préoccupe même plus l'Organisation internationale de coopération et de développement économiques. Elle préconise une suppression du salaire minimum en France et une réduction de la durée de prise en charge du chômage (*Le Monde*, 23-05-1997). L'augmentation des écarts entre salaires et modes de vie compte moins que cette nécessaire « flexibilité » du travail que recommandent les écono-

mistes. Après tout, les États-Unis s'accommodent bien d'un taux de chômage important touchant les Américains à bas niveau d'instruction, et la part de la population frisant l'illettrisme y est deux fois supérieure à celle de l'Europe. Mais plus que s'en accommoder, on y considère que l'absence d'emploi touchant en majorité les habitants des ghettos n'est pas une exclusion que ceux-ci subissent de la part de la société, mais une incapacité à travailler que ces habitants des ghettos entretiennent eux-mêmes et dont ils sont responsables. Comme par une sorte de « nature », la « leur » les rendrait différents des autres, inaptes à s'intégrer. Ainsi se constituent des « réserves » confinées dans des territoires tels qu'on le constate déjà en France à propos de certaines « zones » de banlieue où les violences sont ordinaires et les violents de plus en plus jeunes, ayant très tôt accumulé tous les handicaps sociaux, mais maîtrisant avec brio les mécanismes de la justice, et « commettant des infractions en sachant exactement combien elles sont tarifées » (*Le Monde*, 24-05-1997).

Sourdement, insidieusement, parfois avec éclat, nous sommes ainsi entrés dans « une guerre des mondes », non pas seulement de pays à pays, mais à l'intérieur même des pays et dans les villes, de quartier à quartier, de rue à rue ou d'étage à étage dans un même immeuble. Certains y voient la manifestation d'un conflit entre « les cultures », voire d'un affrontement entre « la barbarie » et « la culture », situation propice à la multiplication

des mafias et des bandes antagonistes (Huntington, 1996), mais aussi au renforcement des frontières entre territoires, les uns s'opposant aux autres pour les rejeter. Ainsi : « En France, la tendance actuelle est indéniablement à des formes de regroupement où les "pairs" se retrouvent entre eux, ce qui correspond à un phénomène que Daniel Cohen nomme "l'appariement sélectif" et qui donne lieu à des sanctuarisations urbaines » (Mongin 1997, Paugam 1996). Le « chez-moi » signifie davantage que le « chez-soi » : c'est ce qui n'est pas « chez toi » et c'est ce qui nous met à distance infranchissable, moi de toi, toi de moi, les uns des autres. On s'agglomère en zones à l'intérieur desquelles les individus se catégorisent entre eux comme égaux et ces zones les mettent à distance de ceux qui sont susceptibles de les gêner, à commencer par les mendiants que certaines villes chassent déjà de leurs espaces publics.

La ségrégation permet la hiérarchie entre les gens de même qu'entre les espèces ; mieux : elle la légitime. Au travers d'évidents ou subtils critères. Il y a d'abord ce qu'on gagne financièrement par mois et par an, il y a de qui on descend et quels étaient les statuts des ancêtres, pauvres ou bourgeois, il y a bien sûr ce qu'on mange et que les autres ne mangent pas, il y a ces loisirs qui vous distinguent car inaccessibles à beaucoup comme les destinations lointaines de voyages exotiques, il y a enfin ces écoles où on place ses enfants parce qu'elles sont dites « meilleures » et qu'ils ne s'y « mélangent » pas. Lorsque certains magazines hebdoma-

dares nous fournissent régulièrement un classement des meilleurs lycées, on sait à quel point la carte scolaire en France est un enjeu dans la formation des futures élites, et que ces cartes sont celles de la ségrégation qu'une société accepte comme allant de soi, même avec les meilleurs sentiments « républicains ».

Mais il est un critère de classement et de catégorisation encore plus terrible car biologique celui-là, et c'est celui de l'âge. Nous ne savons plus penser la société autrement qu'en tranches d'âge, et dès l'enfance, nous voilà accoutumés à distinguer les « grands », les « petits », les « vieux » et les « moins vieux ». Les économistes, chaque semaine, nous rappellent le « prix de l'âge » : en France, en 1993, les personnes âgées de 65 ans et plus représentaient 19,6 % de la population et accaparaient 41,4 % du total des dépenses de santé (*Le Monde*, 29-05-1997). Une nouvelle et subtile discrimination surgit : à l'encontre des vieux cette fois, « dévoreurs » de nos systèmes de santé. Après tout, il faut bien des causes aux déséquilibres constatés, et s'il y a déséquilibre, il y a menace, et s'il y a menace, il y a bien des responsables, des fautifs.

Peut-on penser autrement ? Peut-on penser sans classer, sans opposer ? Et qu'est-ce qu'organiser, sinon différencier pour classer ? Ce jeu de différences et de discriminations fait partie de nous ; dès l'origine, du moins très précocement, il est en nous pour que les systèmes qui nous sont naturels puissent fonctionner. On sait maintenant (CNRS

*Info*, mai 1996) que dès les premières semaines de la vie, les bébés sont capables de distinguer les sons qui appartiennent à des langues différentes et d'y réagir. Cette capacité va favoriser plus tard l'acquisition de la langue maternelle en tant que « système » de sons organisés par rapport aux autres « bruits » environnants.

Si nous pouvons parler de « systèmes » organisant à chaque fois des phénomènes entre eux (le système de la langue comme celui de la mode, le système de la politique comme celui du sport, etc.), c'est toujours parce qu'on a su distinguer des similitudes ou des différences entre les formes qu'empruntent ces phénomènes pour exister ou telles que nous les percevons. Les similitudes permettent de regrouper, les différences permettent d'opposer. C'est de ce double jeu du semblable (qui rassemble les familles, les espèces, les moments) et du différent (qui oppose, dans le temps et dans les formes, ces familles, ces espèces, ces époques) que vient le sens. Un exemple : on peut mieux expliquer aux adolescentes les transformations physiologiques qu'elles subissent ou vont subir, les maladies qu'il faut éviter, les mutations du désir sexuel en elles si on les différencie selon trois tranches d'âge au prix de formules qui n'engagent à rien :

(I) 12 ans : « Début de la puberté (du latin : se couvrir de poils) et bienvenue dans l'âge ingrat ! [...] Des sentiments amoureux peuvent parfois se développer pour une amie... » ; (II) 15 ans : « Même si les règles sont déjà apparues, la capacité

de féconder arrive un peu plus tard (15-16 ans) [...] Sexualité : C'est l'obsession ! Savoir comment ça se passe, l'avoir fait, ne plus paraître novice en la matière... » ; (III) 20-25 ans : « La taille est définitivement atteinte. [...] Sexualité : À 25 ans, le désir d'enfant fait son apparition... » (*Top-Model*, mai 1997, n° 15).

Ainsi va la vie, peut-on penser, du moins en termes de signes qui serviront de repères pour classer et dont les jeux d'opposition aideront à surprendre pour bousculer les images trop classiques ou les catégories reçues : « Ayant, l'été 1996, réussi son bac nutrition (eh oui, il n'y a pas que des bacs philo, sciences ou éco), elle a décidé de se rendre à Paris pour les vacances. Là c'est la rencontre avec *Metropolitan* et, depuis, c'est la tornade. Diana a défilé en octobre dernier et ne cesse d'être demandée. En conçoit-elle une fierté quelconque ? Pas le moins du monde. [...] La seule personne au monde qui la laisse bouche bée d'admiration, c'est sa maman, mère au foyer. Les vedettes des petit et grand écrans la laissent de marbre. [...] C'est une petite fille, malgré ses vingt ans, sa stupéfiante maturité et, déjà, son professionnalisme. Surtout, qu'elle reste comme elle est, pure, sincère, douce et spontanée, perle entre les perles... » (20 ans, mai 1997, n° 128).

On aura deviné qu'il s'agit d'un mannequin de mode tel qu'il en surgit chaque année dans les magazines à faire rêver et que le jeu de contraste consiste ici à opposer à cette notion selon laquelle la mode ou la photographie seraient des milieux

où la célébrité (dont rêvent les lectrices) vous fait perdre la tête, une autre notion qui serait celle de l'exceptionnalité de Diana au sens qu'elle sait rester simple (comme les lectrices), pure, petite fille malgré ses vingt ans, etc. On voit comment une notion admise définissant une catégorie de comportements associés à un certain milieu (les mannequins) peut être bousculée par un contre-exemple doté d'autres propriétés (la pureté, la simplicité), renvoyant à d'autres catégories (les valeurs familiales) et donc contredisant cette notion classique qu'on se faisait du milieu de la mode.

De même peut-il en advenir de « l'idée » qu'on a de la beauté féminine : un visage lisse ou, parfois, jeune, sans rides, etc. Eh bien non, voici ce qu'on peut lire à l'occasion : « Il n'y a rien de plus beau qu'une femme qui a des cernes. Les cernes, c'est ce qu'il y a de plus sexy au monde. » Pourquoi pas ? « Un visage lisse dégage moins d'émotion qu'un visage fatigué » (20 ans, mai 1997, n° 128).

Ce qu'on appelle « idées » dans la société donne parfois, on le voit, l'impression d'un « grand marché des formules ». On ne sait plus trop ce que sont les « objets de réalité » ni comment s'organise la pensée, et les mots tâtonnent pour tenter de penser. On va chercher dans les télévisions ces témoignages qui s'enchaînent les uns aux autres comme de « petites fables de vie », d'existences qui, faute de se comprendre, essaient de se montrer. « Le top model, nous dit le psychanalyste Tony Anatrella (1993), a pris le relais du maître à penser. Quand on ne sait plus penser, on présente son corps.

Réfléchir “prend la tête” et donne la migraine à une société qui ne sait plus discerner la signification de ce qu’elle vit et promet. » Il ajoute : « Les convictions sont floues et les désirs provisoires. D’où le succès des mages, des astrologues, des sectes, des extraterrestres, des possessions, des vies multiples, etc. » (*Le Monde*, 2/3-04-1995).

Si les explications du monde se font plus troubles parce que plus lointaines, plus confuses parce que plus abstraites, c’est alors au plus simple qu’on va avoir recours, au magique, au mythique comme à une sorte de mémoire du monde enfouie, archaïque :

« Sans vouloir confondre science et mythologie, ni même les rapprocher, j’ai tenté de dire qu’un écart de plus en plus considérable s’est creusé entre les connaissances en expansion de la physique ou de la biologie et les pouvoirs étriés de l’imagination. Du coup, pour essayer de nous expliquer ce qu’ils font, les savants doivent recourir à des apologues, à des récits, qui restaurent à l’usage du profane de vieux modes de pensée.

« Cette réutilisation inattendue de la pensée mythique est destinée à servir de médiation entre les découvertes des scientifiques et l’homme de la rue, incapable de comprendre de telles découvertes de l’intérieur, et réduit par là même à les apercevoir seulement sous la forme d’un monde imaginaire, paradoxal, étrange et déroutant, qui présente à ses yeux les mêmes propriétés que celui des mythes » (C. Lévi-Strauss, « Entretien », *Le Monde*, 8-10-1991).



Mythes ou magies, peu importe, car ces explications que nous nous fabriquons des origines du monde et des phénomènes ne sont que les (pauvres) moyens que le *sens commun* ne cesse d'emprunter pour savoir quelle réalité il y a dans les « choses » et quels mots conviennent aux « choses », car « nous ne trouvons jamais de mots capables d'exprimer quelque chose de définitif » (Hans Gadamer, 1960). Le sachant, au moins tentons-nous sans cesse de classer les choses pour les nommer et de les nommer pour les catégoriser. C'est une vieille histoire du monde, harcelante, la nôtre...





## *Le monde existe-t-il ?*

### *Troublante réalité*

La réalité est ainsi faite qu'elle ne cesse de nous troubler : les *choses* existent-elles ? Tout ce que nous nommons correspond-il à des choses ? Le mot n'est-il à chaque fois qu'à la place de la chose ? Et alors où est la chose ? Le langage est-il vérité ou tromperie ? Comment percevoir l'exacte *nature* des choses ? D'où nous vient l'idée d'*objet* ?

Lorsque nous disons « téléphone », « auto » ou « machine à laver », nous sommes convaincus que cela a un sens et que ces mots « collent aux choses » qu'ils désignent. Mais un téléphone comme une auto ou une machine à laver, cela recouvre plein de « choses », c'est-à-dire d'actions ou de situations : le contact avec les autres, la liberté de communiquer, celle de circuler, d'épater le voisin, celle encore de laver son linge sale en famille. Au propre et au figuré. Nous savons bien

que les mots disent plus qu'on ne veut leur faire dire, mais nous faisons souvent tout pour l'ignorer parce qu'on ne sait jamais où cela peut nous mener comme *L'homme qui fait la valise*.

Je raconte souvent à mes étudiants ce sketch de Raymond Devos. Devos est connu pour être un comique ; je pense que c'est un grand linguiste. L'histoire s'intitule *L'homme qui fait la valise*. Il s'agit d'un personnage qui prend le train et qui, au moment de mettre sa valise dans le casier à bagages, découvre qu'il y a déjà quelqu'un dans ce casier :

– Qui êtes-vous ?

– Je suis une valise.

– Une valise ? Qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes une valise ?

– Vous ne voyez pas ?... J'ai un côté cadre...

– Dites donc... Vous vous portez bien, vous ?

– Bof... Je me porte comme une valise... J'ai des hauts et des bas !

– Mais avant d'être une valise, vous étiez bien quelqu'un ?

– Oui, j'étais un voyageur sans bagage.

– Et alors ?

– Et alors, le jour où j'en ai eu assez, j'ai fait la valise...

– Quel jour ?

– Le jour où ma femme a fait la malle !

Etc. Etc. Une valise, c'est plus qu'une valise. Et un humain, c'est peut-être une simple « valise », au sens où on dit de quelqu'un qu'il est lourd d'esprit, mais c'est aussi beaucoup plus qu'une valise.

RÉALISATION : P.A.O. ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A. 61340 (LONRAI)  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 1999. N° 33132 (99-0599)